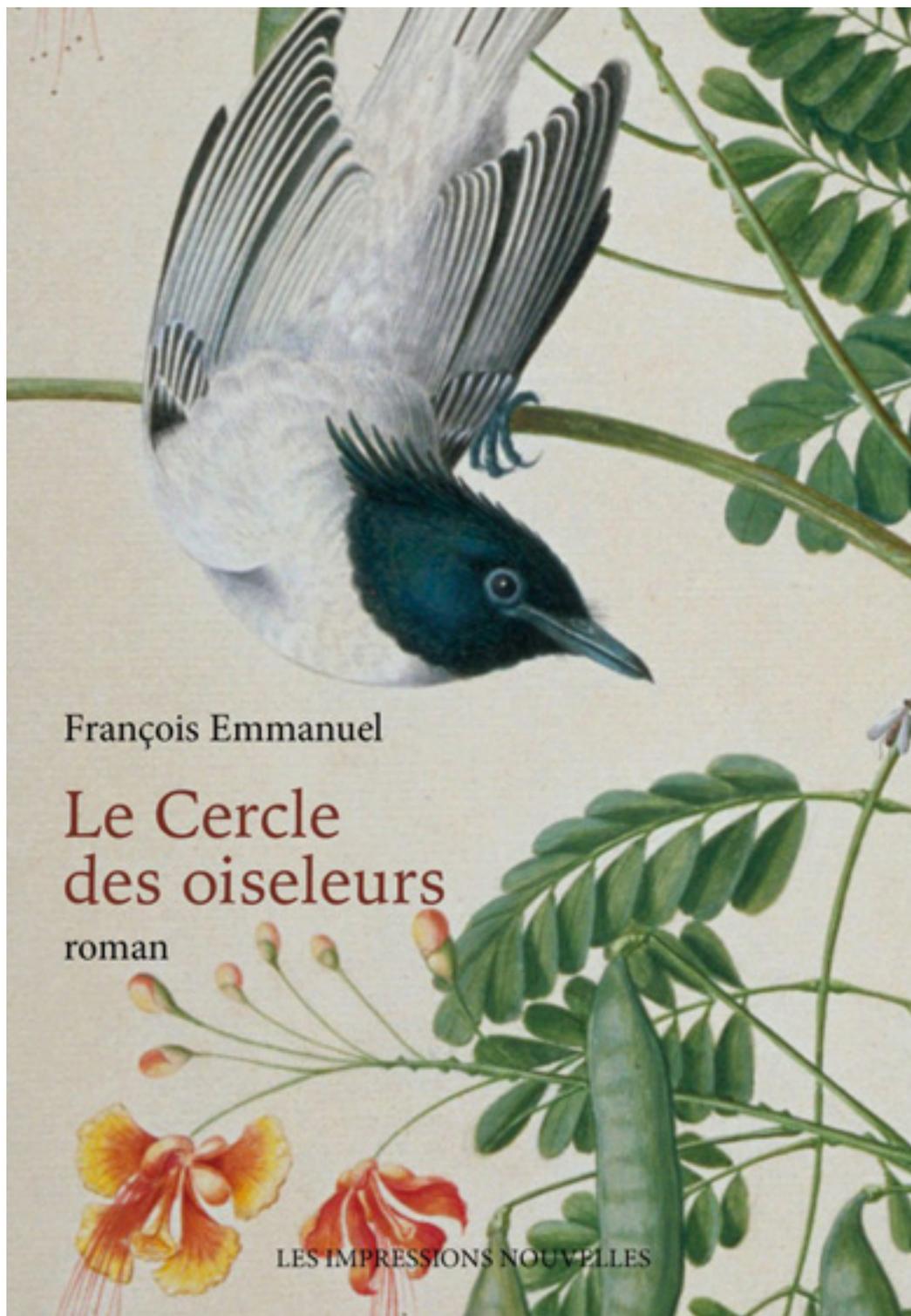


François Emmanuel, *Le cercle des oiseleurs*, Les impression nouvelles, 2023.



« On voit ce que l'on croit voir, on vit une vie tranquille, et puis un jour le monde n'est plus tout à fait le monde. » C'est cette expérience que vit Léo Vogel, le narrateur, lorsqu'il est impliqué malgré lui dans la disparition d'un collègue. Léo travaille au service « *Missions, C/S, Pay Master Office, Contrôle et Budgétisation* » au sein d'une grande institution internationale, sous les ordres de Charlie, qui prend sa retraite dans les premières pages et disparaît dans les suivantes, au cours d'une virée bien arrosée avec son ex-collègue.

La disparition est le discret leitmotiv de ce roman. « *J'ai l'esprit qui part en fuite* », avoue le narrateur ; de fait, les procès-verbaux dont il a la charge connaissent par moments de déplorables

lacunes qui lui coûtent sa place — comment ne pas faire le rapprochement, quelques dizaines de pages plus loin, avec le chant du rossignol, dont « *certaines segments sont désormais manquants* » ? L'univers des oiseaux, qui donne son titre au roman, semble souvent le reflet imagé des aventures qui arrivent au narrateur.

Son métier, donc, consiste à rédiger les procès-verbaux institutionnels destinés à être traduits dans toutes les langues avant d'être enfouis dans les archives. Mais « *qu'est-ce qu'y est important au fond, qu'est-ce qui mérite d'être écrit, et, en vrai, pourquoi l'écrire ?* » La question se pose au rédacteur de comptes rendus inutiles, mais elle concerne aussi tout romancier responsable... Ironie du destin (ou du romancier) : suite à une série d'inadvertances, de « *trous de la vie* », Léo est muté de poste en poste et d'étage en sous-sol jusqu'à se retrouver au service des archives, où il est chargé « *d'éliminer les dossiers non bancaables* », en fait de broyer tous les textes devenus obsolètes dans une machine infernale nommée Deletor-Nexa...

Cette disparition du texte est à mettre en parallèle avec celle de Charlie, le collègue admis à la retraite, qui constitue la trame du récit. Avec celle des oiseaux, qui en constitue la chaîne. Et, plus largement, avec la société de l'oubli qui est la nôtre et où tout est voué à disparaître. Ici non plus les choses ne sont pas tranchées ; il s'agit d'une « *disparition sournoise, comme un principe d'absence* » qui s'insinue jusque dans les mots que le service du narrateur est chargé de noter, de commenter, de traduire... En somme, une société du « *rien* », sur lequel Charlie a entrepris un livre. Quant à Léo Vogel, il est assailli par des rêves où intervient une machine à désécrire...

Nous suivons donc l'histoire d'un homme qui disparaît alors qu'il écrit un livre sur rien : autant dire que ce roman n'a rien d'une enquête policière, même s'il en adopte la forme — voire, par moment, celle du roman d'espionnage où l'on s'offre des oiseaux « *pucés* » ! Car la disparition de Charlie est liée à sa participation à un étrange « *cercle des oiseleurs* » qui n'a rien d'un club ornithologique, et dont l'activité reste nébuleuse pour ses membres eux-mêmes. Liée aussi à un non moins étrange trafic d'oiseaux dont le réseau est d'autant plus obscur qu'il est décrit par une femme de ménage albanaise dont le français approximatif nous vaut de succulentes confusions, ainsi que par une « *joyeuse petite tante* » inspirée, dont les prophéties n'ont rien à envier à Nostradamus, sans oublier le livre de Charlie et ses inquiétantes mises en garde — « *méfie-toi de ce qu'ils mettent à la place du ciel* »...

On comprend peu à peu que la préoccupation centrale du cercle des oiseleurs, la disparition inéluctable des oiseaux, cache une disparition plus fondamentale, dont le romancier ne fait qu'évoquer le malaise, mais dont l'autre symptôme est la disparition de la poésie. Le cercle est la traduction métaphorique de ce malaise. L'archiviste de la société ne professe-t-elle pas que « *nous avons tous en nous un grand nombre d'oiseaux* » ?

Milles petites anecdotes, la plupart véridiques, viennent nourrir ce malaise. Celle du Xénique de Lyall, un oiseau dont tous les spécimens ont été croqués par le même chat, le temps qu'une revue savante s'y intéresse. Ou celle du Méridien d'Amwich, où vivait un oiseau qui n'est plus connu que par les dessins d'un ornithologue atteint d'une cécité montante. Toutes ces histoires invraisemblables, ces questions oiseuses, ces « *réponses vaseuses marquées du sceau de l'incertain* » par tous ces « *allumés de la touffe* » réunis dans un cercle aux contours impalpables, dessinent un autre regard sur le monde. « *On pourrait dire que le bizarre se définit comme un trou dans la logique des choses, et on pourrait dire aussi que c'est par ce trou que s'introduit le bizarre.* » C'est par ce trou en tout cas que disparaissent les personnages, les oiseaux, les mots. Pour aller où ? « *On aime ignorer combien les trous de la vie ouvrent des espaces insoupçonnés.* » C'est en cela que ce roman, aux accents parfois apocalyptiques, contient paradoxalement une leçon plus optimiste. Comme dans l'apocalypse chrétienne, qui voit dans la disparition du monde matériel la condition du dévoilement d'un monde spirituel, la disparition ouvre ici sur autre chose, « *des espaces insoupçonnés* ». Sans doute est-ce pour cela que le roman se conclut (provisoirement) sur de petits textes entre poésie et récit, qui omettent significativement le point final mais qui n'omettent pas de longs blancs en bas de page.

La disparition, en définitive, est peut-être une chance : celle de trouer la carapace du monde, celle de nos habitudes qui nous empêchent de voir au-delà de notre culture. Comme pour l'apocalypse, il y a alors un dévoilement. Et pour l'écrivain, la question cruciale est bien sûr celle des mots, qui révèlent et mutilent le monde. « *Les mots de la mémoire nous empêchent de voir* », souligne furtivement une disparue qui pourrait détenir la clé de l'intrigue. Regarder un oiseau, par exemple, c'est tâcher de le voir comme si c'était la première fois, ce qui est très difficile, car le regard se souvient. C'est pour cela que, pour devenir oiseleur, il y a « *beaucoup de choses à désapprendre* ». Et pour l'écrivain qui ne veut pas se limiter à être « *un mauvais bougre* »

*fumilleur* » quoique auteur à succès, il y a toute une langue à détricoter pour nous faire atteindre une autre réalité. Si l'homme est parfois en équilibre instable, ainsi, ne nous étonnons pas que l'ivrogne se retrouve parfois « *en déséquilibre stable* ». On voit tout de suite de quoi il s'agit, et on ne s'étonne plus qu'un tramway nommé Silence geigne de tous ses fers !

Jean-Claude Bologne